

To Serve Man, de Rod Sterling



Les nostalgiques d'une télévision qui n'avait à craindre que la censure publicitaire et pas encore tout à fait la logique spectaculaire d'une ivresse technique qui voue toute profondeur scénaristique à sa capacité d'engendrer des suites dignes d'un jeu de solitaire, se souviendront sans doute d'un épisode de la fameuse série *Twilight zone* – écrit par Rod Sterling lui-même – qui s'intitulait *To serve man* – *Pour Servir l'homme*. L'histoire est simple : un peuple extra-terrestre, les Kalamits, envoie quelques émissaires auprès des gouvernements des nations de la terre, ainsi qu'auprès des technocrates de l'ONU, afin de proposer leurs services. Disposant d'une technologie beaucoup plus puissante et efficace que celle des humains, ils offrent de résoudre les problèmes (famine, surpopulation,

rareté des ressources, guerres, etc.) de notre espèce de manière désintéressée, sans aucune contrepartie sinon des échanges bilatéraux, culturels et touristiques, laissant seulement entendre que, puisqu'ils sont plus « techniquement » évolués, ils le sont aussi moralement. Ils donnent bien entendu des gages qui manifestent à la fois leur réelle supériorité technique et leur volonté de les partager comme de ne les pas utiliser de manière néfaste. Si bien que peuples et gouvernements finissent par accepter leur offre. Tout va pour le mieux dans les meilleur des mondes ; chacun mange à sa faim ; la plupart des conflits sont résolus ; les armées et institutions de répression sont peu à peu démantelées ; et de nombreux humains partent pour la planète des Kalamits afin de s'y installer, sans souhait de retour. Cependant, quelques humains restent méfiants, qui tentent de comprendre un ouvrage oublié sur le bord d'une table par l'un des diplomates Kalamits. Seul le titre a pu être traduit : *Pour servir l'homme*. Le chef du service de décryptage, d'abord sceptique, finit par se ranger à l'avis de ses contemporains et, curieux, décide d'embarquer pour la planète extra-terrestre que ses nouveaux habitants décrivent, dans leurs cartes postales, comme un véritable paradis.

Alors qu'il monte dans l'astronef, la principale traductrice de son service fend la foule de l'aire d'embarquement et lui crie qu'elle a réussi à traduire le contenu de l'ouvrage : ce sont des recettes de cuisine !

La richesse heuristique de cette fable – dont la morale est l'écoeurement du spectateur et que l'on trouve partiellement recyclée dans *Mars Attacks* – tient dans le thème qu'elle aborde, la sacro-sainte croyance dans le progrès technique, et dans un aspect formel, typique des contes, de la science-fiction et du fantastique, qui consiste à mettre en scène un ou des personnages-prétextes, ni trop personnalisés ni trop stéréotypés, de manière que chacun puisse les remplacer, y mettre ses propres figures. Car, au fond, les Kalamits peuvent être n'importe qui : les communistes pour l'Américain moyen des années cinquante, Nicolas Sarkozy pour le Français civique des élections présidentielles de 2007, Raël pour ses adeptes ou encore les technocrates du FMI pour les altermondialistes – peu importe, ce qui compte, c'est la structure de l'histoire et, surtout, les croyances dont tous, même les plus méfiants, sont dupes : premièrement, les problèmes peuvent, *donc* doivent, être résolus par des moyens techniques ; deuxièmement, l'important c'est le résultat, l'efficacité étant derechef le critère monopolistique, primant sur tous les autres ; troisièmement, le développement techno-scientifique et/ou intellectuel (auquel il est assimilé) amène nécessairement la grandeur, la droiture morale. C'est, bien entendu, cette troisième croyance qui est la plus critiquée – ce qui, notons-le, est extrêmement courageux dans les années soixante (à la même époque, en Europe, seuls Ellul, Charbonneau et Illich osent le faire). Cependant, c'est d'abord des deux autres que les humains sont dupes – et cela d'autant plus qu'il n'y a pas de Kalamits mielleux et mal intentionnés qui nous aient fait une quelconque proposition : cela fait trois siècles que nous nous faisons dévorer par notre propre technappétit de contrôle et de création du monde, du réel ; après trois siècles de progrès et de croissance, l'eau potable et les ressources se raréfient, les abeilles disparaissent, le climat s'enflamme, les poumons s'encrassent, les esprits s'échouent sur des plages de pilules ou s'écrasent dans les pages du DSM IV... Oui, décidément, *nous sommes* les Kalamits ; nous sommes nos propres Kalamits – et notre digestion commence...

Frédéric DUFOING